



Au Maroc, reportage à l'institut de théologie Al Mowafaqa

Samedi 30 mars, 15 h 30. Les ruelles de la médina de Rabat sont presque désertes. Les rares Occidentaux à déambuler sont chaleureusement invités par les propriétaires des boutiques à regarder à la télévision les discours du roi du Maroc et celui du pape François. Dans les cafés, les Marocains offrent des places au premier rang aux touristes.

Rare moment de communion interculturelle et interreligieuse. Sur les écrans, le roi explique que la lutte contre le fanatisme religieux et le terrorisme passe par l'éducation ; il faut « se parler », se côtoyer les uns les autres.

Il existe au Maroc un lieu particulier pour cette rencontre : l'institut de théologie Al Mowafaqa, créé en 2012 conjointement avec les Églises catholique et protestantes du pays, par le pasteur Samuel Amédro, qui a travaillé quatre années à sa fondation. Si le pape ne s'y est pas rendu physiquement, il l'a mentionné dans son discours au roi comme un « signe prophétique de dialogue ».

Une formation adaptée

Cet institut a pour vocation première de former les cadres des Églises installées sur place et délivre une licence de théologie reconnue en France.

Les étudiants ainsi que les professeurs sont à la fois catholiques et protestants. Y sont formés les assistants de paroisses catholiques ainsi que les pasteurs de l'Église évangélique au Maroc (EEAM), qui regroupe toutes les confessions protestantes, des luthériens aux pentecôtistes. Aujourd'hui, l'EEAM compte 11 paroisses et 3 000 membres – pour 35 millions de Marocains.

Dans ce contexte, Al Mowafaqa souhaite « offrir aux jeunes de nos Églises une formation adaptée spécifiquement à notre contexte marocain pour qu'ils servent nos communautés dans un esprit d'ouverture vers l'autre – l'autre chrétien et l'autre musulman », explique la pasteure américaine Karen Smith, présidente de l'EEAM.

C'est pourquoi, en parallèle de la licence, un cycle court de cinq mois délivre un « certificat de dialogue interculturel et interreligieux ». Des conférences parsèment la vie culturelle de l'institut tout au long de l'année.

Un séminaire de dix jours en islamologie est également organisé tous les étés. S'est aussi ajouté, sous l'impulsion de l'ancien directeur Bernard Coyault, un accompagnement théologique spécifique pour les responsables d'Églises de maison, non membres de l'EEAM.

Aujourd'hui, l'institut est dirigé par le pasteur Jean Koulagna, de l'Église évangélique luthérienne du Cameroun, qui assure aussi les cours d'Ancien Testament. « Je viens du nord du Cameroun où l'islam est très présent », témoigne-t-il. Il était donc

déjà habitué au dialogue interreligieux. Mais c'est à Al Mowafaqa qu'il a vraiment découvert le dialogue œcuménique. « Les divisions entre chrétiens sont un scandale, surtout dans un pays où nous sommes minoritaires. Cela n'a pas de sens de nous disputer, même si c'est important d'être différents. » D'après lui, « toute personne qui passe par Al Mowafaqa se convertit d'une façon ou d'une autre, dans sa façon de voir l'autre ».

Lui même affirme vivre actuellement une conversion : « Moi qui suis un luthérien classique, je m'habitue aux façons pentecôtistes de faire un culte... » C'est à la fois riche, et en même temps un grand défi.

Karen Smith renchérit : « Au Maroc, nous, les chrétiens, sommes minoritaires, une position qui encourage en nous, j'espère, l'humilité. Ainsi, le "croyant-autre" que je rencontre, que j'écoute, pour qui j'ai du respect, devient pour moi un "point d'interrogation" spirituel et me force à réfléchir, à me questionner. Ça me pousse vers plus d'honnêteté, plus d'authenticité dans ma propre foi. »

Keren, 25 ans, originaire du Congo-Kinshasa, en a fait l'expérience. Devenue athée à la suite du décès brutal de son père quand elle avait 14 ans, elle est revenue à la foi en arrivant au Maroc trois ans plus tard. Aujourd'hui, elle est étudiante en licence à Al Mowafaqa et assistante pastorale de l'Église catholique de la région de Marrakech.

« Il a d'abord fallu déconstruire ma foi pour la reconstruire. Le faire avec des protestants permet une ouverture plus grande », témoigne-t-elle. Elle étudie, entre autres, avec Michelle, 33 ans, originaire de Côte d'Ivoire, pentecôtiste. Étudier avec des catholiques ? « Je ne suis pas d'accord avec eux sur certaines choses, et réciproquement. Alors on apprend de nos différences. On les met sur la table, on débat, en étant motivé par une seule chose : l'amour de Jésus. » Aujourd'hui, Michelle travaille comme bibliothécaire à l'institut et cherche un sponsor pour financer la suite de ses études, l'année prochaine.

Parmi les autres étudiants en licence, on compte plusieurs responsables d'Églises de maison, comme Pamphyl, Jean ou Alexandre. Jean, surnommé Jimel, 49 ans, congolais, insiste : « Il faut mettre l'accent sur la formation car elle nous unit. » Aujourd'hui, il est en charge du FOREM d'Al Mowafaqa (Formation des Responsables d'Églises de Maison), et pasteur stagiaire de l'Église de migrants qui vient de se créer au sein de l'EEAM. Ses études à Al Mowafaqa lui apportent « beaucoup d'ouverture dans l'accompagnement de l'autre ».

Alexandre, 45 ans, camerounais, ancien footballeur, apprécie ses études de théologie car il découvre « l'histoire, l'archéologie, la pensée des autres, etc. ». Pour lui, qui a aussi étudié dans un collège adventiste et fréquenté des messes catholiques, « s'il y a plusieurs confessions, c'est qu'il y a une histoire derrière. Si chaque confession ne dit du bien que d'elle-même, ça nous bloque dans des cloîtres. Il faut faire comprendre aux gens que nous n'avons qu'un seul Christ ! ».

Comme les étudiants en licence ont aussi des activités professionnelles en parallèle, ils ne suivent des cours qu'une semaine sur deux et font leur licence en quatre ans. La semaine avant la venue du pape, ils n'étaient pas en cours.

Par contre, l'institut hébergeait deux sessions distinctes et simultanées : le FOREM et le certificat de dialogue interreligieux. Les étudiants du FOREM suivaient un cours sur la justice sociale, dispensé par un couple de théologiens presbytériens américains, Bob et Gracie Ekblad. Les étudiants du certificat pour le dialogue interreligieux, quant à eux, étaient initiés aux grands débats de l'islam contemporain par l'islamologue soufi Rachid Saâdi, après avoir été formés aux pédagogies interculturelles. Rachid Saâdi tient ses étudiants à Al Mowafaqa en haute estime.

Empathie révolutionnaire

« Ils sont très réceptifs et ont développé de manière réjouissante des compétences : ils sont dans des démarches de

décentrement et d'empathie, qui correspondent au véritable dialogue interreligieux. Ils cherchent à entrer dans le cadre de référence de l'autre, d'une façon sereine et rationnelle, c'est révolutionnaire. »

Parmi les étudiants du certificat se trouve sœur Odile, 39 ans, religieuse burkinabée. « Le dialogue va nous aider à nous comprendre et à dédramatiser, estime-t-elle. Il est très important de nous découvrir mutuellement et de mettre en avant nos valeurs communes pour œuvrer à une paix durable. Le Christ est venu s'incarner, étant lui-même dialogue entre l'homme et Dieu. Il nous a appelés à dialoguer entre nous. »

Pour elle, la venue du pape au Maroc était une façon de « favoriser le dialogue entre chrétiens et musulmans, et d'encourager les chrétiens entre eux ». Theresa, quant à elle, catholique, 27 ans, est étudiante en théologie et ethnologie à Tübingen en Allemagne.

Elle participe au certificat d'Al Mowafaqa car « il n'était pas suffisant d'étudier ma propre religion. L'interreligieux est un sujet actuel en Allemagne. Avec les migrants, on a peur de l'autre, de l'étranger. Or, nous ne savons rien sur lui ! Il nous faut être bien éduqués, pour diminuer les préjugés, et nous enrichir nous-mêmes. Le Maroc est un pays prédestiné pour cela : il est au carrefour de l'Europe, du monde arabe et de l'Afrique. »

À noter

Les inscriptions pour le séminaire d'islamologie
du 15 au 25 juillet 2019 sont ouvertes.

almowafaqa.com